

avait un bout de jardin que le chambrion cultivait dans ses moments de loisirs, car il était bûcheron et charbonnier de son état.

Nicolas, qui s'était avancé avec la plus grande circonspection à travers les arbres, aperçut le cheval attaché à la porte.

Un filet de lumière passait à travers le carreau de papier huilé qui remplacait les vitres.

Un bruit de voix s'échappait de la maison.

Nicolas avait l'oreille fine. Il écouta et entendit ces mots :

— Elle va venir ;

Il tressaillit et s'approcha plus près encore de la maison.

Il y avait auprès de la fenêtre qui était, du reste, percée sur la façade opposée à celle de la porte, un tas de bourrées sur lesquelles Nicolas monta.

Le châssis de la fenêtre était disjoint. On pouvait voir au travers.

Nicolas regarda. M. Victor de Saint-Julien était assis devant un maigre feu de tourbes, vis-à-vis de son hôte.

Celui-ci était un homme entre deux âges, petit et bossu, au visage cauteleux, à l'œil clignotant.

— Es-tu sûr que Marton viendra ? demandait M. de Saint-Julien.

— Aussi sûr que vous voilà là.

— Mais quand ?

— Ah ! dame ! quand on sera couché au château ; ça ne peut tarder.

— Je voudrais bien savoir l'effet de ma lettre.

— Si la demoiselle l'a lue, elle lui aura fait de l'effet, ricana le chambrion. C'est jeune et c'est fou en diable, la petite.

— Comment veux-tu qu'elle ne l'ait pas lue ?

— Ah ! dame ! répondit Ulysse, madame la baronne entre souvent la première dans le pavillon.

— Diable !

— Et la maman ne plaisante pas !...

M. de Saint-Julien parut rassembler ses souvenirs.

— Après ça, dit-il, le billet pouvait s'adresser à la mère aussi bien qu'à la fille.

— Bon ! mais le but n'est pas le même.

— Hé ! hé ! fit M. de Saint-Julien, elle est belle, la baronne : c'est un fruit mûr, mais il est bon. Si j'épousais la mère ?

— Monsieur Victor, dit le chambrion, ne vous lancez pas dans cette besogne, vous ne réussirez pas.

— Tu crois ?

— Ah ! dame ! j'en suis sûr...

— Chut ! fit le gentillâtre, il me semble que j'entends marcher sous-bois.

— C'est peut-être la cousine Marton.

Et Ulysse le chambrion alla entrebailler la porte.

XXXI

LES DEUX BOSSUS

Ulysse le chambrion, ayant ouvert la porte, se fit une longue rue de sa main fermée et arrondie.

La nuit était claire, les arbres dépouillés tamisait sur la brume du bois un rayon de lune. Un être vivant apparut à l'extrémité de cette petite clairière dont la maisonnette était le centre. C'était Marton la bossue.

Ulysse s'en alla à sa rencontre, laissant M. Victor de Saint-Julien assis au coin du feu.

La bossue et le chambrion étaient bien faits pour s'entendre

à première vue. même taille, même gibbosité, même regard défiant et cauteleux.

La Marton était pourtant un vieux serviteur du château de Beaurevoir. Elle était la sœur nourricière de feu M. de Verne, et, grâce à cette circonstance, elle était née au château.

Aussi, en-dessous, pateline, elle avait su gagner la confiance de la baronne, et elle était devenue la femme de chambre de mademoiselle Annette.

Elle avait un grand empire sur la jeune fille, de même que son cousin Ulysse en avait un très-grand sur elle.

Jusqu'alors les mauvaises qualités de Marton n'avaient nui qu'à elle-même. Petite, grêlée, bossue, laide à faire peur, en un mot elle avait depuis longtemps coiffé sainte Catherine, lorsque le chambrion Ulysse s'avisa de lui faire des promesses de mariage et de lui rappeler leur parenté. La Marton avait trente-six ans, et elle mourait d'envie de se marier ; c'était par ce côté faible que l'ennemi s'était introduit dans la place, c'est-à-dire que l'homme qui servait M. de Saint-Julien avait triomphé des scrupules de Marton.

Or, ainsi qu'on va le voir, Marton avait encore ses scrupules.

— Ah ! cousin, dit-elle tout bas quand Ulysse l'aborda, c'est bien mal ce que nous faisons là.

— Quoi donc ? cousine...

— Faire la main à ce vaurien de M. Victor, pour qu'il épouse mademoiselle.

— Avec ça que ce n'est pas un joli garçon, M. Victor !

— Oui, mais il déplaît bien à madame.

— Pourvu qu'il plaise à mademoiselle Annette, c'est l'essentiel.

— Oh ! ça, oui, elle en a déjà la tête montée,

— Alors tout va bien.

— C'est égal, soupira Marton, c'est mal, et je ne devrais pas me mêler de ça.

— Songez, cousine, que nous aurons quatre beaux mille francs pour le prix de nos peines, si le mariage se fait.

— Oui, j'y pense bien.

— Et, avec ça, on entre joliment bien en ménage, n'est-ce pas, cousine ?

— Oui, dit la Marton toute palpitante d'émotion, mais il faut prendre ses précautions.

— Avec qui ?

— Avec M. Victor, donc ! ça ne vaut pas cher, entre nous, ce particulier-là.

— Chut ! dit Ulysse.

— Faut vous faire faire un papier, cousin.

Ulysse cligna de l'œil.

— C'est fait, dit-il, n'ayez pas peur, cousine. Je sais graisser mes bottes avant de partir en voyage.

La Marton et lui entrèrent alors dans la maisonnette où M. Victor continuait à se chauffer. Seulement comme le gentilhomme était prodigue du bien des autres, tandis que son hôte allait au-devant de la bossue, il avait jeté une bourrée de plus dans le feu, ce qui produisait une belle flamme qui permettait au faux mœnier, c'est-à-dire à Nicolas, de voir à travers la fenêtre, dans l'unique pièce de la maisonnette, comme si on eût été en plein jour.

La croisée, nous l'avons dit, était opposée à la porte, de telle façon que lorsque le bûcheron était sorti, Nicolas n'avait pas eu besoin de se déranter du tas de fagots sur lequel il avait établi son observatoire.

— Eh bien ! petite ? fit M. Victor en regardant la bossue.

— Monsieur, répondit Marton, mademoiselle Annette parle de vous tout le long du jour.